

Les anges s'habillent de Tzara

Hervé Dumez (DMD)

*Quel joli rire que le sien.
André Breton*

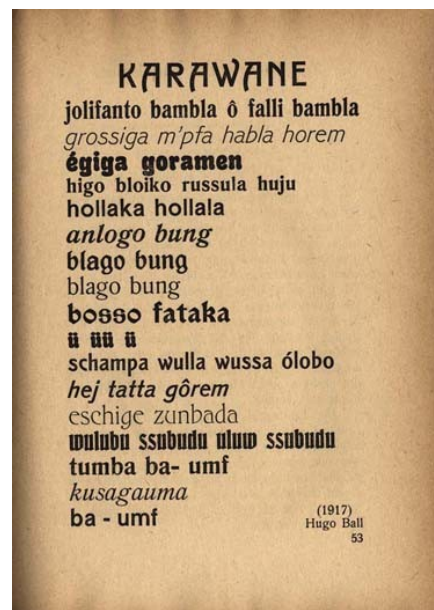
On avait cru au progrès, aux impressions colorées de douceur, aux symphonies sombres, bouleversantes et tendres, à l'entente entre les peuples, à la force des idées, même si tout, bien sûr, n'était pas rose. À la paix, qui semblait régner sans devoir s'interrompre. On avait inventé l'automobile, le téléphone, le cinéma, l'avion, le sous-marin, la bicyclette, quelque chose qui s'approchait du bonheur, peut-être même d'une gaieté légère. Tout s'effondra. Non pas d'un seul coup. Les débuts ne furent certes pas joyeux, mais il y avait l'enivrement, l'idée qu'il fallait en finir, et qu'on allait en finir, l'exaltation. Puis les morts s'amoncelèrent, la puanteur, l'horreur sale, la violence hallucinée, sans but, bestiale, dénuée de toute perspective. L'issue devenant imprévisible. Comme une marche après l'autre dans une course à l'abîme : 1914, 1915, et 1916.



*Hugo Ball récitant Karawane
(23 juin 1916), cabaret Voltaire*

Alors, dans le seul îlot préservé de la folie générale, au coin d'une rue du vieux Zürich, un être de carton s'avance difficilement sur une petite scène coincée au milieu de quinze ou vingt tables.

Les murs écaillés n'ont pas été repeints mais ils s'ornent d'inconnus – Modigliani, Picasso, Léger, Klee, Matisse, Kandinsky. La salle est bondée, enfumée, bruyante, houleuse souvent. Dans un coin, un groupe de russes anormalement calmes et perplexes, au centre duquel leur chef qui se fait appeler Lénine, venu en voisin puisqu'il habite depuis peu dans la même Spiegelgasse – la rue aux miroirs (et peut-être même cela n'a-t-il pas été inventé...). Aux autres tables, une foule de jolies jeunes femmes, souvent des danseuses qui s'y retrouvent dès leur spectacle fini. L'endroit, par dérision, s'appelle cabaret Voltaire : un philosophe pour une boîte de nuit. Et choisi parce qu'« antipoète, roi des badauds, prince des êtres superficiels, anti-artiste, prédicateur des portiers ». Le personnage sur scène, engoncé et incapable de se mouvoir, se met à battre de ses ailes rigides et à psalmodier dans le brouhaha et les lazzis qui tournent aux hurlements : ➔



Dehors, et parfois faisant une incursion à l'intérieur, la police zurichoise surveille de près (elle interdira bientôt ces manifestations pour tapage nocturne aussi bien que moral). Les vieilles dames qui ont siroté leur verre de vin blanc tout l'après-midi sur les rives de la Limmat, les espions de toutes les nations belligérantes qui ont échangé furtivement leurs renseignements sous les arcades, les déserteurs et pacifistes ayant fraternisé sur les places autour d'une bière, se sont glissés dans leurs rêves. Au milieu de la salle se succèdent les délires drôles dans leur absurdité, sérieux dans leur volonté de rompre.

L'orchestrateur de tout cela en est un petit jeune homme aux costumes stricts et sombres, cravate impeccable ou petite lavallière. Seule dans son apparence, une mèche soigneusement entretenue paraît rebelle. Il regarde le monde et les autres de ses yeux myopes au travers d'un lorgnon ironique dans sa désuétude.

D'origine juive roumaine, il a tout abandonné, jusqu'à son nom : Samuel Rosenstock est devenu Tristan, à cause de Wagner (qui d'ailleurs le composa à Zürich), et Tzara qui signifie terre, ou pays, en roumain. Il veut maintenant s'attaquer à tous les arts, viser au cœur l'art total, peinture, danse, musique, poésie, chant, cinéma, comme totalité dissonante. Il ne veut pas être moderne, il veut mettre fin à la modernité. Détruire le sens. Refuser le sentimental. « Nous déchirons, vent furieux, le linge des nuages et des prières, et préparons le grand spectacle du désastre, l'incendie, la décomposition. » Simplement tirer les leçons de la catastrophe qui s'étend et menace tout autour (au même moment, Verdun paralyse les entendements, dont les canons s'entendent jusqu'à Zürich). « La simplicité active. »



Un soir, on a ouvert un dictionnaire et pointé un coupe-papier sur l'entrée « dada », main guidant le hasard, hasard guidant la main. « Dans la vie n'est intéressante que la fantaisie chevauchant le hasard ». C'est l'enfance, sa pureté, la dérision, l'absurde, une internationale du rire et de la légèreté puisque le mot a des résonances en allemand, en russe et en roumain – oui oui. Ils ont adopté le sigle d'un commun accord : dans le groupe, tout le monde est Directeur du Mouvement Dada. Ce n'est que par la suite, et avec réticence, qu'ils ont accepté le terme dadaïsme qu'on leur a accolé. S'il s'agit de dynamiter l'idée même d'école intellectuelle, expression de la modernité – futurisme, constructivisme, cubisme et *putti panti* – en s'en moquant par cet improbable rapprochement entre le dada et l'isme, pourquoi pas. S'il s'agit de faire de Dada un mouvement parmi d'autres, non. Dada est ailleurs, différent, hurlant à la modernité elle-même. Et ce n'est pas une secte. Dada est individualiste, égalitaire, foisonnant et l'autorité lui hérissé le poil. Deux choses qui opposeront Tzara et Breton. Un soir, le professeur Carl Gustav Jung envoie ses étudiants au cabaret pour y faire le diagnostic de toute la bande. Nul n'est censé ignorer Dada. Rapport d'enquête : leur folie ne paraît pas totalement établie.

Quand Tzara n'est pas prostré, malade et neurasthénique dans sa chambre, et quand il ne finit pas la nuit avec une adorable danseuse, il envoie, timbre léché après timbre léché, les textes Dada dans le monde entier. Malgré la censure, Berlin et Paris sont immédiatement touchés. Éblouis, Aragon et Breton. À New York, Picabia, Duchamp et Man Ray. Dada sera mondial. Quand la police ferme le cabaret Voltaire au bout de six mois, le groupe se retrouve dans une galerie. Elle organise une des premières grandes expositions Paul Klee. À la fin de la guerre, Zürich redevient la tranquille ville de province qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Tout le monde s'est dispersé dans l'Europe revenue à la paix, décomposée. À Paris où les petits groupes se réunissaient sagement dans des cafés, rive droite juste pour marquer une

rupture, Tzara met le feu. Paris sera follement Dada en 1920-1921. Soirées pétaradantes, boîtes de nuit, délires en tous genres. Exposition Max Ernst dans le noir, des voix s'élevant des placards, une trappe s'ouvrant dans le sous-sol où sont les œuvres.

Et tout s'épuise. Forcément.

Quand on a été absolu et Dada, quelle possibilité d'être vous est encore laissée ? Plusieurs se suicident. Quelques-uns sombrent dans l'alcool. Tzara se marie et fait venir le viennois Loos pour lui bâtir l'une des maisons les plus belles jamais construites à Paris quoique difficilement habitable. Façade sobre et étudiée, arrière en terrasses multiples, dominant les toits de la ville.

Il devient père et communiste, stalinien respectueux. Juif, roumain d'origine, pacifiste lors de la précédente guerre, il s'engage aux côtés des républicains espagnols, puis dans la résistance.

Mais quelle possibilité d'être vous reste, après avoir été Dada ?

Rien de précis ou de bien défini. Une approximation.

*homme approximatif comme moi comme toi lecteur et comme les autres
homme approximatif te mouvant dans les à-peu-près du destin
avec un cœur comme valise et une valse en guise de tête
buée sur la froide glace tu t'empêches toi-même de te voir
grand et insignifiant parmi les bijoux de verglas du paysage*

Par delà tout désastre, quelque chose comme le son léger et lointain d'un carillon d'étoiles.

*de la vie il ne te reste que la détresse d'une évasion manquée
et pourtant la nuit défait dans son sein les nœuds des clochettes les étoiles*

Retrouvant, une fois le langage désarticulé, piétiné de drôlerie, des métaphores simples, incandescentes dans leur retour – l'aimée est un livre, dont chaque page tournée est caresse, du dos d'un doigt l'effleurement de l'épiderme soyeux et blanc d'un bras nu.

*mais que la porte s'ouvre enfin comme la première page d'un livre
ta chambre pleine d'indomptables d'amoureuses coïncidences tristes ou gaies
et chaque parole sera un envoûtement pour l'œil et de page en page
mes doigts connaîtront la flore de ton corps et de page en page
de ta nuit la secrète étude s'éclaircira et de page en page
les ailes de ta parole me seront éventails et de page en page
des éventails pour chasser la nuit de ta figure et de page en page
ta cargaison de paroles au large sera ma guérison et de page en page
les années diminueront vers l'impalpable souffle que la tombe aspire déjà*

Pouvant faire l'expérience étrange et incandescente, dans la parole, de deux intelligences s'émerveillant l'une pour l'autre.

*je pense à la chaleur que tisse la parole
autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous*

Retrouvant jusqu'à l'alexandrin en étirant imperceptiblement la nuit, délicate diphtongue, défaisance aux mains de rêve.



*Maison construite en 1926
par Adolf Loos pour Tristan Tzara
(15 avenue Junot – Paris XVIIIème)*

*les soucis que nous portons avec nous
qui sont nos vêtements intérieurs
que nous mettons tous les matins
que la nuit défait avec des mains de rêve*

Luttant contre l'angoisse de la maladie finale, fatale mélodie qui se joue en chacun, et en moi.

*je sais que je porte la mélodie en moi et n'en ai pas peur
je porte la mort et si je meurs c'est la mort
qui me portera dans ses bras imperceptibles
fins et légers comme l'odeur de l'herbe maigre
fins et légers comme le départ sans cause
sans amertume sans dettes sans regrets sans*

Résigné sans doute, mais en beauté.

*j'ai abandonné à ma tristesse le désir de déchiffrer les mystères
je vis avec eux je m'accommode à leur serrure*

Dans l'attente encore d'un ange improbable, par une nuit d'été.

*un ange ne craint pas de rester suspendu en l'air
après avoir jeté la clef par la fenêtre
quel est ce sourire perpétuel qui nous regarde
et que les nuits d'été nous appelons mystère
tu es si belle que tu ne le sais pas*

Apparenté, à la toute fin, au silence.

homme approximatif comme moi comme toi et comme les silences ■



*Portrait de Tristan Tzara (1923)
par Robert Delaunay (l'écharpe est de Sonia Delaunay)*